

INTRODUCING



ENRIQUE RAMÍREZ

Dominique Baqué

Jeune artiste chilien, dont le père fabriquait des voiles de bateau sous la dictature du général Pinochet, Enrique Ramirez pense « à partir » de la mer. Très concerné par le politique, il déploie une œuvre multimédia qui ravive les années de terreur, mais réinvente aussi le voyage, au carrefour du politique, du sociologique et du poétique, interrogeant sans cesse l'image, sa puissance et ses limites. Finaliste du prix Maurice 2014 et lauréat, en 2014, du prix Découverte 2013 des Amis du Palais de Tokyo, il a récemment exposé son triptyque *Los Durmientes* dans ce lieu.

■ Avec *Cartographie pour marins sur terre* (2011-13), Enrique Ramirez déploie une œuvre à multiples facettes autour du voyage : ni celui du conquistador, ni celui du romantique épris d'exotisme, figures aujourd'hui caduques, mais celui qui se joue à l'ère de la mondialisation et des flux migratoires aux tragiques conséquences. La pièce majeure du dispositif est une grande

voile, fabriquée autrefois par le père de l'artiste, dont on sent qu'elle a beaucoup voyagé et encaissé vents contraires et tempêtes – couturée, trouée, rapiécée de partout, comme à bout de forces... –, et que Ramirez présente renversée de façon à « imager » la géographie de l'Amérique latine.

Si la voile paternelle est la pièce maîtresse du dispositif, les autres œuvres exposées évoquent toutes, sur des modes certes différents, la mer et le voyage : deux pages du passeport de l'artiste, sur lequel il a apposé de faux visas, une grande photographie de son père au travail, avec un effet de réflexion sur sa table qui donne l'illusion troublante des flots marins, dix petites vidéos et des photographies, enfin. Enserées dans des boîtes noires, derrière des verres sur lesquels des textes ont été gravés, elles suscitent, à l'inverse des monumentales vidéos souvent prisées par l'art contemporain, un rapprochement du corps et du regard, une vision intimiste de la représentation. Chaque pièce travaille avec, autour de l'eau : le voyage

y est souvent plus imaginaire que réel et renvoie ainsi au voyage intérieur de chacun. Un voyage à l'intérieur des images, aussi.

UN LABORATOIRE FLOTTANT

Océan (2011-13) est sans doute, à ce jour, le grand œuvre de Ramirez, ne serait-ce que par les obstacles qui ont failli rendre impossible ce voyage, la durée (25 jours) de la traversée à bord du cargo Pacific Breeze, et le stupéfiant plan-séquence ininterrompu depuis le départ du cargo de Valparaíso jusqu'à son arrivée à Dunkerque. Un voyage au très long cours, qui croise l'utopie et la sociologie des échanges mondialisés, et fait parfois écho au travail socio-politique d'Allan Sekula sur les containers. Ainsi, sur ce massif porte-containers de la compagnie Scatrade, long de 143 mètres et large de 23, capable de transporter plus de 10000 tonnes de

« Océan ». 2013. 1 vidéo HD plan séquence 24 jours, 52 vidéos HD court métrage. (Toutes les photos, court. de l'artiste et Michel Rein, Paris/Bruxelles)



Ci-dessus/above: «Cruzar un muro». 2013

Vidéo 4k transféré sur fichier numérique HD, son. 5'15. Vidéo transféré à HD digital file

Ci-dessous/below: «Los durmientes». 2014

Vidéo triptyque 4k transféré sur fichier numérique 2k, son. 15'. Vidéo transféré à HD digital file

marchandises, l'artiste a installé une caméra fixe qui capte en un seul plan – soit pendant 25 jours – ce que l'on peut voir depuis l'avant du bateau pendant la totalité du périple. Un «laboratoire audiovisuel flottant», tel que l'a défini l'artiste, qui permet de comprendre le monde depuis un bateau... Réflexion moderne sur la mondialisation, ce film interminable est aussi un voyage poétique et politique.

Au plan-séquence s'ajoute une série de 52 petits films qui retracent politiquement, économiquement, poétiquement ce voyage, soit deux films par jour à l'intérieur du bateau, où l'artiste a d'ailleurs effectué le montage. Chaque jour est nommé, avec sa latitude et son nom. Ainsi, *les Trésors*, jour n°8, cor-

respond au passage mythique du canal de Panama. Ou *la Tempête*, jour n°20, latitude 43, non loin de l'Europe, quand le film se fait plus lyrique, plus sombre aussi, avec quelque chose de tourmenté – péril et hybris du voyage –, pluie torrentielle, rouleaux démesurés, bruits sourds qui cognent contre la coque, et beauté glaciale des crêtes d'écume... Chaque jour est le même, et pourtant chaque jour est différent, en fonction du temps, de la lumière, de la localisation. Ramírez filme aussi «le ventre» du cargo: les salles de machines, les ouvriers au travail, et les marins ukrainiens épuisés, depuis six mois en mer, n'attendant que la paye – balayant ainsi les idées reçues sur le marin lyrique, baudelairien –, avec lesquels l'artiste ne peut pas même communiquer, en raison du barrage de la langue.

Los Durmientes (Les dormeurs), dernier travail à ce jour de Ramírez, exposé au Palais de Tokyo, réinvestit les obsessions de l'artiste avec un angle d'attaque plus explicitement politique, notamment autour du triptyque



central, tel un retable, qui renoue avec l'histoire politique du Chili.

Pour mémoire : 500 corps, sans doute bien plus, ont été jetés dans la mer, par hélicoptère, sur ordre du général Pinochet – car dans la mer, on ne retrouve rien. Cruauté absolue de cette mise à mort : vivants ou déjà morts, en morceaux peut-être, enserrés dans des sacs plastiques, les corps des « rebelles » étaient, sans doute pour plus de sûreté, attachés à des traverses de trains. Or, ironie de la langue espagnole, « durmientes » signifie à la fois ces traverses et ceux qui dorment... D'où cette terrible remarque de Ramírez : « Quand on mange du poisson dans mon pays, on se demande toujours s'il n'est pas nourri des corps qui ont été immergés. Cela peut paraître effrayant, mais c'est ainsi. Au Chili, la mer est aussi une mémoire. »

La première image du triptyque, prise depuis un hélicoptère, celui-là même des militaires, fait voltiger une caméra qui filme la côte chilienne pendant 15 minutes, avant de chuter dans la mer, comme un corps défunt. Le ressenti de la chute fait chavirer la tête et « prend » cœur et ventre. L'image du centre, moins dramaturgique, filme un personnage qui marche le long d'une plage tristement célèbre au Chili : Quintero, là où le juge Guzman a retrouvé pour la première fois les « durmientes » – les rails. Une parole fictive accompagne le marcheur : l'artiste imagine que sa grand-mère jette, chaque jour à son réveil, une photographie à la poubelle. Pour effacer la mémoire des années de douleur et de larmes ? Enfin, la troisième image filme des croix que l'artiste a plantées dans la mer, à la fois fragiles et testimoniales, flottant au gré des flots. Quelques-unes ont déjà coulé. Au Chili, la mer est aussi un cimetière.

Le triptyque est sans nul doute la pièce maîtresse des *Durmientes*. Mais, comme toujours, Ramírez met en place un dispositif pluriel et complexe, où se rejoue l'histoire du Chili sous la dictature. Ainsi, un moniteur vertical expose un hélicoptère du même modèle que ceux qui jetaient les corps à la mer comme des ordures, une projection s'attarde, le soir, sur une mer au ralenti, devenue matérielle, compacte et mouvante, obscure comme une nappe d'huile noire... Et, comme lors d'une exposition à Osaka (2013), une pile d'affiches, disponibles pour le public, est posée au sol : libre à chacun de l'emporter mais, si le recto représente une séduisante image de la mer, le verso, selon une dialectique vie/mort que connaît tout Chilien, articule des fragments de journaux qui expliquent l'atrocité des noyades sous Pinochet.

Beauté/Horreur, Vie/Mort, Poétique/Politique : *Los Durmientes* dialectisent toutes les oppositions d'un pays malade de sa mémoire et que ressent chaque Chilien dans son corps, son cœur et sa mémoire. ■

Enrique Ramírez, a young Chilean artist whose father was a sail-maker, was born during the vile Pinochet dictatorship. From early on the sea has been a starting point for his thinking, but because his concerns are highly political he has produced multi-media art that reflects on the years of terror as well as reinventing our thinking about sea travel. At the confluence of politics, poetry and sociology, his practice ceaselessly interrogates the image, its powers and limits. This year he was awarded the Découverte 2013 prize by the Friends of the Palais de Tokyo, where his video triptych *Los Durmientes* is on view.

On one side, for 4,300 kms of coast, the sea as sole horizon. On the other, the arid verticality of mountains. Chile is the country of every possibility, and every confinement, but the sea is in the heart of all Chileans.

A FLOATING LAB

Enrique Ramírez's *Cartografía para navegantes de tierra* (Maps for Sailors on the Earth, 2011-13) is a multidimensional piece about voyages, not those of the Conquistadors or Romantics seeking exotic climes, figures today fully saturated, but voyages in the era of globalization and mass migration, with their often tragic endings.

The central element in this installation is a large sail, like those his father once made. It seems to have traveled long and far, battered by headwinds and storms—resewn, full of holes, patched up everywhere, as though utterly exhausted. Hung upside down, it resembles an outline of South America. While the father's sail is the centerpiece of this exhibition, the other pieces are also about the sea and voyages in different ways: two pages from the artist's passport with fake visa stamps; a large photo of his father at work, with the blurred reflections on his worktable looking like swelling seas; ten short videos; and some photos displayed in black boxes with texts engraved on the glass. Unlike the monumental videos so popular in contemporary art, they signal a coming to terms between the body and the gaze, an intimist vision of representation. Each of these pieces is, in one way or another, about water. The sea voyage is more often imaginary than real, and thus often about our own inner journey. Or a voyage within these images.

Océan (2011-13) is undoubtedly Ramírez's greatest work so far, if only because of the obstacles that almost made this voyage impossible, the duration of the ocean crossing aboard the cargo ship *Pacific Breeze* and the stupefying single sequence shot lasting from the departure from the port of Valparaíso to the ship's arrival in Dunkirk. A

very long-haul voyage combining the utopia and sociology of globalized trade, sometimes echoing Allan Sekula's socio-political work on containers. On the foredeck of this massive container ship owned by the Scatrade company, 143 meters long and 23 meters wide, able to carry more than 10,000 tons of merchandise, the artist installed a camera that in one take recorded the entire 25-day journey. This "floating audiovisual laboratory," as the artist calls it, makes it possible to comprehend the world from the observation point of a ship. A modern meditation on globalization, this endless film is also a poetic and political journey.

Accompanying this video is a series of 52 short films about the political, economic and poetic dimensions of this voyage, i.e., two per day shot inside the ship, where the artist also did his film editing.

Each day's footage is labeled with the latitude and a name. "Treasures," day eight, shows the crossing of the legendary Panama Canal. In "Storm," day 20, latitude 43, not far from Europe, the film becomes both lyrical and somber. Amid the turbulence we sense the hubris and peril of this crossing—the torrential rain, enormous rollers, thudding of the hull and the icy beauty of the wave crests. Each day is the same and yet different, depending on the weather, light and location.

Ramírez also filmed in the belly of the ship: the machine rooms, the men working down below, and above, the Ukrainian crew exhausted by six months at sea and looking forward to nothing but payday. So much for accepted notions and the Baudelairean myth of the lyrical sailor. Because of the language barrier, the artist was unable to communicate with these sailors.

REACTIVATING HISTORY

Los Durmientes, Ramírez's latest work, also on view at the Palais de Tokyo, involves some of these same obsessions, but this time the angle is more explicitly political, especially the central triptych, like an altarpiece, revisiting Chile's political history. At least 500 people were thrown into the sea by helicopter under orders from General Pinochet, one of the many ways prisoners were made to disappear. Some were living, others already dead, some cut into pieces and wrapped in plastic bags. To ensure that they sank beneath the waves, these "rebels" were attached to railway ties. *Los Durmientes* means sleepers, both literally and in the sense of railroad ties. These unspeakably cruel executions are what lies behind Ramírez's horrifying remark, "In my country, when you eat fish, you always have to ask yourself whether it fed on submerged corpses. That may seem

terrifying, but that's the reality. In Chile, the sea, too, holds memory."

In the triptych's first part, shot from a helicopter—a military helicopter, in fact—the constantly twisting camera shows the Chilean coastline for 15 minutes and then falls into the sea like a cadaver. The tumbling feeling makes your head spin and turns your stomach. The central part, less dramatic, shows someone walking along a beach that has become notorious in Chile, Quintero, where Judge Guzman found the first railway ties. A fictional narration accompanies the walker: the artist imagines that every day, when she wakes up, his grandmother throws a photo into a trashcan. Is she trying to rid herself of the memory of those years of pain and tears? The third part shows crosses that Ramírez threw into the sea, both fragile and testimonial, floating in the waves. Some have already gone under. In Chile, the sea is also a cemetery.

REACTIVATING HISTORY

This triptych is clearly the key work in *Los Durmientes*. But as always, Ramírez's work is multilayered and complex in its reenactment of the history of Chile under the dictatorship. A vertical monitor shows a helicopter of the same model used to throw bodies into the sea like so much trash. A projection provides an evening, slow-motion shot of a sea whose materiality is dense and moving, dark as an oil spill. And, like at a previous showing in Osaka (2013), sitting on the floor is a pile of posters for visitors to take. The front is an attractive picture of the sea, and on the back, following the dialectic of life and death so well known in Chile, are fragments of newspaper articles explaining the atrocious drownings under Pinochet. Beauty/Horror, Life/Death, Poetry/Politics: *Los Durmientes* represents the contradictions of a country still sick with memory, remembrances every Chilean feels in their body and soul. ■

Translation, L-S Torgoff

Enrique Ramírez

Né en / born 1979 à / in Santiago du Chili
2013 Galerie Martine et Thibault de la Châtre, Paris
Océan, Galería Die Ecke, Santiago, Chile et musée des beaux-arts, Dunkerque
2014 *Cartografías para navegantes de tierra*, Galerie Michel Rein, Paris (5 avril-31 mai)
Prix Découverte 2013 des Amis du Palais de Tokyo;
Los Durmientes, Palais de Tokyo, Paris (20 octobre - 23 novembre)
Finaliste du prix Maurice pour les jeunes artistes contemporains
Cruzar un muro, Loop Fair, Espagne
2015 Arco, Madrid; Musée des Droits de l'Homme du Chili; Musée Amparo, Puebla, Mexique